

Actualité

Vie des bibliothèques – Vie de l'édition – Échos – Revue des revues

Hommage à Maurice Sendak

Proust avait noté à la fin du *Temps retrouvé* que la loi cruelle de l'Art veut que les artistes meurent et que pousse « l'herbe drue des œuvres fécondes » sur laquelle les générations viendront gaiement faire leur « déjeuner sur l'herbe »

Maurice Sendak est mort il y a quelques semaines et heureusement des générations d'enfants se sont déjà roulés tout nus dans l'herbe drue de ses contes, ont nagé avec volupté dans le lait crémeux de sa cuisine de nuit¹, et chevauché invincibles le dos de ses Maximonstres².

Citer Proust à propos de Sendak n'est pas complètement idiot tant le cadet (Sendak) comme l'aîné (Proust) ont tous deux puisé dans leurs vies et leurs enfances la matière première de leurs œuvres.

En 1979, j'étais allée voir Maurice Sendak dans sa jolie maison de bois de Ridgefield, à une heure de New York, en pleine forêt. Il avait alors 51 ans et c'était un auteur heureux. La plupart de ses chefs-d'œuvre étaient parus et après avoir déclenché un tollé dans l'Amérique puritaine, ils avaient trouvé leurs publics des deux côtés de l'Atlantique. Ses pairs l'avaient reconnu comme un « grand », il n'était plus la petite chauve-souris poète³ que personne n'écoute mais surtout, plus encore que l'admiration

des autres, ce qui le faisait rayonner à cette époque, c'était qu'il savait, qu'il sentait, qu'il avait trouvé la mine inépuisable de son inspiration – son enfance – et aussi la pleine maîtrise de ses moyens d'expression.

« J'ai 51 ans et 100 ans de psychanalyse » disait-il drôlement. Il revenait souvent sur cette cure qui l'avait sauvé, disait-il, et il regrettait que son grand ami le poète Randall Jarrell⁴, disparu à 50 ans, n'ait pas pu lui aussi se faire aider. La psychanalyse lui avait donné l'audace de découvrir et d'accepter la vérité et la violence de ses maximonstres. Comme Max, il était monté sur son bateau et il était allé regarder de près les sentiments de haine, d'envie, d'ennui, de dégoût, qui habitaient l'enfant qu'il avait été et... qu'il était toujours. Son crayon d'illustrateur ou son pinceau de peintre étaient pour lui des instruments de découvertes, des outils pour serrer de plus près sa vérité qui est devenue la nôtre et celle de tout un chacun grâce à son art de dessiner, de donner des formes à tous ses sentiments.

Et la vie récompense les audacieux car, de livre en livre, nous pouvons suivre Sendak, regarder sans ciller ses peurs, ses déceptions, parfois même l'horreur de notre condition, et découvrir en même temps tout l'amour dont nous sommes capables, comme si cet

amour était l'envers même du tissu dont nous sommes faits. Oui Max déteste sa mère mais il l'adore aussi, et elle lui prépare un repas « tout chaud », oui les enfants laissés sans surveillance peuvent être enlevés par de méchants lutins⁵, mais ils sont sauvés par la force et le dévouement de leur grande sœur, oui les jeunes pimbêches au cœur sec envoient sur les roses tous leurs prétendants mais leur orgueil finit par fondre devant Barbe d'Ours⁶.

Pendant notre conversation il s'était exclamé « Peu m'importe l'âge de mes découvertes, quel délice ! » et il montrait à propos de tout l'enthousiasme d'un survivant. Pour lui, c'était « un miracle que les petits survivent à leurs parents, à l'école, à la société » et quand il parlait des enfants, il pensait à lui, bien sûr, et n'en revenait pas d'avoir survécu à ces premières années dans un quartier d'immigrants pauvres de Brooklyn, à cette mère « lugubre » qui faisait une cuisine « sinistre », aux lettres venues d'Europe qui annonçaient l'extermination de sa famille en Pologne. Et tous ces chagrins, toutes ces tragédies il les a transposés dans ses livres, il a malaxé et sculpté la pâte de son enfance comme Mickey façonne la pâte du pain pour fabriquer l'avion de *Cuisine de Nuit*. Et Sendak ne s'interdisait rien sous prétexte que ses albums étaient pour les enfants.



Les images de *On est tous dans la gadoue*⁷ ou de *Brundibar*⁸ sont pleines d'enfants faméliques, de convois de petits chatons sans défense emmenés par des rats monstrueux, d'étoiles jaunes cousues sur des costumes, et si l'on se demande d'où viennent ces enfants aux têtes trop grosses, aux corps trop maigres, ces habits élimés, ces casquettes trop grandes, tout à coup, l'image du petit garçon du ghetto de Varsovie remonte dans nos mémoires et l'on reconnaît la casquette sans forme, les culottes en loques, les petites jambes amaigries. Mais Sendak transformait toujours l'Histoire en contes et ses petits voyous rusés et solidaires finissaient par confondre les méchants.

La méchanceté et la tendresse, l'abandon et le sentiment de sécurité, Sendak les a peints ensemble dans *Max et les Maximonstres*, ou séparément dans la série des « Petits Ours »⁹ et dans le merveilleux *Monsieur le lièvre voulez-vous m'aider?*¹⁰. Pour chaque livre, il a puisé dans son immense culture visuelle, s'est nourri des souvenirs de Daumier, de Gustave Doré, des paysagistes anglais du XIX^e siècle, du baroque italien ou de Winslow Homer, l'un des ses peintres américains préférés.

On reconnaît leurs influences et d'autres encore dans les aquarelles lumineuses et paisibles du jardin au bord de la rivière de *Monsieur le lièvre voulez-vous m'aider?* (Homer), dans les forêts et les bois souvent dessinés à la tombée du jour de *Turlututu-chapeau pointu*¹¹, *La Chauve souris poète* et *Des animaux pour toute famille*¹² (paysagistes anglais), dans les drapés de *Quand papa était loin*¹³ qui semblent appartenir à des statues du Bernin.

Sendak dévorait les images avec une gourmandise sans pareille, il les mélangeait, les élaborait, les transformait, les assaisonnait d'une forte dose d'humour et d'insolence, pour en faire ces dessins qui ne pouvaient être que de lui et qu'il plaçait sur chaque page de ses albums comme sur une scène de théâtre.

Car Sendak avait une autre passion que les images, tout aussi dévorante, l'Opéra. « Avec mon premier argent gagné je me suis acheté une place au premier rang pour écouter la Callas au Metropolitan ». Il travaillait en musique, il a souvent réalisé des décors d'opéras et ses personnages, souvent dessinés de profil, les bras en l'air, la bouche grand ouverte, ressemblent à la Callas chantant la

Tosca. Regardez les poses mélodramatiques d'Ida quand elle hurle, « ils ont volé ma sœur », de Jérôme le Conquérant criant « je déteste la Reine ! », de Max dansant avec les Maximonstres. Sendak s'amusait à forcer les poses, à faire déclamer la merveilleuse Rosie¹⁴ de la manière la plus théâtrale possible. Il aimait l'excès, il adorait l'hyperbole, il forçait le trait pour nous faire rire de la vie et la transformer en opéra ou en comédie.

On l'aura compris, Sendak était un gourmand, un passionné. Il parlait de Babar avec une chaleur, un enthousiasme incroyables, et quand il évoquait Mickey Mouse, son adoration frisait le délire. « Mais regardez la sensualité de ces contours ! Et la parfaite proportion de la tête, des oreilles et du corps ! Et ces couleurs primaires ! Et sa manière de bouger ! (...) C'est la chapelle Sixtine ! »

Cette délectation qu'il éprouvait en regardant Babar ou Mickey, il la ressentait sûrement en dessinant ses livres et c'est peut-être pour cela que nous les aimons tant, parce que chaque page regardée nous fait sentir la jubilation de Sendak quand il la réalisait. Le plaisir de Mickey nageant nu dans le lait, c'est le



plaisir même de Sendak à le peindre et quand je regarde certaines images particulièrement drôles, il me semble que je l'entends glousser et rire, seul à sa table de travail.

Maintenant il n'est plus là pour raconter ses livres et se raconter, et si nous avons des questions nous devons interroger sans fin ses dessins. J'aurais voulu lui demander pourquoi il dotait souvent ses personnages de ces énormes pieds noueux, disproportionnés avec leur taille. Voulait-il nous dire que nos pieds sont comme des racines qui plongent dans la terre de notre passé ou bien que nos pieds ressemblent à ceux de ses Maximonstres, de ses loups et autres chats féroces qu'il a si bien dessinés et qui sont peut-être nos cousins... pas si éloignés que ça !

Aujourd'hui Sendak doit se reposer au paradis des artistes. J'espère qu'il y a retrouvé Babar, Mickey, La Callas, Rosie et sa chère Jenny¹⁵ et je le soupçonne de préparer avec eux « une fête épouvantable ».

Catherine Chaîne

1. *Cuisine de nuit*, L'École des loisirs, 1980.
2. *Max et les Maximonstres*, Delpire, 1967.
3. Randall Jarrell : *La Chauve-souris poète*, L'École des loisirs, 1980.
4. Randall Jarrell (1914-1965) était poète, écrivain et critique.
5. *Quand papa était loin*, L'École des loisirs, 1984.
6. Jacob et Wilhelm Grimm : *Le Roi Barbe d'Ours*, L'École des loisirs, 1974.
7. *On est tous dans la gadoue suivi de Jack et Guy : deux comptines illustrées*, L'École des loisirs, 1996.
8. Tony Kushner : *Brundibar*, L'École des loisirs, 2005.
9. Else Holmelund Minarik : *La série « Petit Ours »* L'École des loisirs, 1971-1980.
10. Charlotte Zolotow : *Monsieur Lièvre voulez-vous m'aider ?*, L'École des loisirs, 1970.
11. *Turlututu chapeau pointu ! ou La Vie c'est sûrement autre chose*, L'École des loisirs, 1980.
12. Randall Jarrell : *Des Animaux pour toute famille*, L'École des loisirs, 1988.
13. *Quand papa était loin*.
14. *Rosie*, L'École des loisirs, 1981.

15. Jenny était la chienne de Maurice Sendak, qu'il représenta tout particulièrement dans *Turlututu chapeau pointu ! ou La Vie c'est sûrement autre chose*, mais aussi dans beaucoup d'autres titres, *Que dites-vous, que faites vous cher ami ?*, *Max et les Maximonstres*, ...)

Les dates indiquées sont celles des premières éditions en France.



www

Retrouvez la bibliographie complète des œuvres de Maurice Sendak ainsi que des entretiens, articles et la revue numérisée spécial « Maurice Sendak » (n°232, décembre 2006) sur notre site <http://lajoieparleslivres.bnf.fr>



Page précédente : Jenny, dans *Turlututu chapeau pointu ! ou La Vie c'est sûrement autre chose*, L'École des loisirs, 1980.



La fête épouvantable de *Max et les maximonstres*, Delpire, 1967.